

Carina Istre est journaliste indépendante et travaille principalement pour la presse magazine. Ses sujets de prédilection sont les questions de société, la culture, l'économie, l'aménagement ou l'art de vivre. Carina Istre est aussi l'une des 18 femmes auxquelles Serge Bec dédie ses 18 poèmes dans son ouvrage « *Femna mon amor* »...



©Le Pays d'Apt.

Carte blanche pour parler de Serge. Vous êtes la seule « *femna* » à participer à ce dossier, m'a prévenu Jean-Bernard Plantevin. Et un hommage à Serge Bec, sans une voix de femme, c'est impossible n'est-ce pas ? Me voici donc, dans la compagnie familière d'amis communs, Claude Lapeyre, Claude Agnel, devant mon écran blanc pour tenter de renvoyer l'écho des figures féminines qui ont nourri son œuvre et accompagné ses pas. Echo subjectif, naturellement. Pas question ici d'analyser, ni de disséquer.

« Ils m'ont expliqué ce que j'ai écrit », me confiait Serge, amusé, à l'issue d'un colloque universitaire qui lui avait été consacré. Alors quoi ? Juste un élan, mêlant des souvenirs comme des éclats de terre cuite du pays d'Apt, les assemblant en un portrait mosaïque, histoire d'une rencontre, images remontant à gros bouillons, le tout enrobé d'admiration, et d'affection.

« Moi, la lavande, je la bouffe ! ». Il est debout sous le soleil de midi, les pieds plantés dans la terre, entre deux rangs de lavandes retournées à l'état sauvage, quelque part sur le plateau de Viens. Il a cueilli un brin de lavande, et l'a croqué avec faim. Le soleil cogne et il va sans chapeau, c'est sa façon d'être nu, de faire corps avec cette terre d'odeurs, de chaleur, de clapas et d'horizons, une terre sensuelle, maternelle. Serge : à évoquer cet ami solaire, dont je connais aussi, par confidence, le versant nocturne, c'est cette image qui me vient d'abord. Elle insiste, comme si le poète, le marcheur, le chasseur, l'amant de la terre, l'amoureux des femmes, avait trouvé là un point culminant. Nous avons marché et divagué ensemble, ce jour-là. J'avais un reportage sur le Luberon en chantier. Naturellement, je l'avais sollicité. Pour cela, précisément. Capter la relation secrète de Serge avec la terre, le soleil, les lavandes, le paysage, la montagne, l'air, les pierres.

Relation charnelle et cosmique. Debout dans les champs de lavandes, Serge me fait penser à Camus sur les terres algériennes. Ces « *Noces* » avec l'univers, il les célèbre tous les jours, marchant sur le plateau entre Piéroux et Subarroque, défiant le soleil, caressant du regard les rondeurs du Luberon, les mamelons si bien nommés.

« UN JOUR PRÈS DU CALAVON... »

« Tu vois cette forme arrondie. Pour moi, c'est un sein de femme », me dit-il en les désignant du doigt. Et nous voici d'un bond transportés dans l'enfance de Serge, une enfance bercée par le rythme du moulin familial. « Un jour, je suis allé me promener près du Calavon. Là, il y avait une jeune fille qui se baignait. Elle s'est allongée sur l'eau. Ses seins émergeaient, j'étais fasciné. Depuis, le Luberon garde pour moi les rondeurs d'un sein de femme ». Char et la Sorgue ne sont pas loin. La rivière source, vision première, éblouissement fondateur. De là, Serge m'entraîne vers les bories du plateau, qui dessinent dans l'air des formes rondes et pointues. L'ombre et la fraîcheur nous font signe. Nous voici sous la coupole de pierre sèche. Serge a beaucoup fréquenté ces abris hospitaliers, cousins des Nuraghe sardes, où les maisons des vivants côtoient celles des morts. Entre ombre et lumière, je vois mieux se dessiner l'homme, le poète, l'ami, incandescent, ardent, embarqué dans la gloire de vivre, il me rappelle Miller et le Colosse de Maroussi, la victoire de l'homme « debout dans le tombeau d'Agamemnon ».

L'HOMME DEBOUT

L'homme debout, l'homme qui marche de Giacometti, c'est Serge aussi, arpentant de nuit les hauteurs de Viens, criant sa douleur aux étoiles, après la mort d'Annette. La part très secrète de l'homme, sensible, exposé. Seule la nuit, la terre, les étoiles pouvaient entendre cette douleur-là. Me revient en grande vague toutes les images d'une histoire partagée. Serge avec Annette, revenue à la vie. Pendant des semaines, il a soufflé des mots à l'oreille de la belle endormie, il lui a parlé. Le temps était compté. Une heure de visite à l'hôpital. Puis la belle reposait, fermée sur son silence. Lui se réfugiait dans sa voiture. Il couchait par écrit toutes les formes de la harangue, de l'appel à vivre, entremêlées avec la figure de la mort. Un jour, Annette s'est réveillée. « Suite pour une éternité » a donné à lire les éclats noirs de ce combat, le souffle du poète contre l'ombre de la nuit.

« Tu dis à voix muette

Que

Toute chose

Forêt mer étoile

Lumière qui enfante l'ombre

Ombre qui engloutit la lumière

Souvenir rêve

Écriture et parole de nuages
Et tout ce qui reste
Crève
D'une mort
Invisible
Comme si tu avais peur
De te voir mourir... »*

« HABLA CON ELLA »

Quelque temps après, ils étaient là tous les deux, dans mon bureau, venus me raconter leur histoire. Annette la blonde, qui ne se voulait pas douce. Et Serge l'amoureux, le troubadour. De ces histoires comme on aime en raconter. Ils ont fait la « Une » du journal. Au même moment, « Habla con ella », le film d'Almodovar, racontait sur grand écran l'histoire d'un homme venu parler à sa femme plongée dans le coma, pour la réveiller. L'actualité a parfois de ces clins d'œil savoureux. J'ai souvent pensé, en écoutant Serge dire ses poèmes, habiter le rythme des phrases, la force du verbe, que ce poète-là était doué d'un souffle de vie hors du commun. Du combat contre les ténèbres, le souffle était sorti vainqueur. Des années plus tard, Annette s'est effondrée, au moment même où Serge racontait la mort de



Jean Istre et Serge Bec à Roquefure.

Roger Bernard, auquel il consacrait une conférence. C'était à Viens. A quelle source mystérieuse le souffle du chant, la puissance du verbe, se sont-ils nourris pour ne faire qu'un, une fois encore, avec la mort, avec la vie ?

Un soir, j'ai retrouvé Serge sous le ciel de Sivergues. La petite Académie de Chantal Roche recevait deux musiciens. La nuit d'été nous faisait signe. Serge était allé fouiller le coffre de la voiture pour en tirer quelques poèmes. Sous les étoiles, il retrouvait ses mots. « Encorbelle-toi, ô Luberon... » Les phrases dans la nuit alternaient avec la respiration de la flûte traversière, les arabesques du nyckelharpa. Au loin, la montagne interpellée entendait, répondait d'un grand silence peuplé par le murmure des forêts.

GÉOGRAPHIE INTIME

Évoquer Serge, c'est encore arpenter les chemins d'une géographie intime, savoureuse, familiale, affective, les coins de cheminée où tournent les brochettes de grives, les tartines de bécasse, les grillades, les tables où on se régale de grandes rasades d'amitié et d'histoires de chasse racontées en



Il a cueilli un brin de lavande et l'a croqué avec faim.

provençal, cette langue noble que parlaient mes grands-parents et qui a bercé mon père sur les terres de Roquefure. Mon père et Serge ont en commun une enfance en pays d'Apt, de celles qui vous collent aux semelles une fidélité indéfectible. L'héroïsme bravache de Pierre Pessemesse, refusant de parler français en classe, appartient à leurs souvenirs communs, tout comme la résistance narquoise des radicaux, dont mon arrière-grand-père, recommandant à son rejeton de ne pas entrer dans l'église. « Siés ana à la gleiso? As pas vist la téulisso? Es touto fendaslado. Te vai toumba sus la tèsto... » J'aime le clin d'œil malicieux caché dans cette petite phrase, le ton goguenard qui affirme une distance en souriant. Pour moi, Serge appartient à cette lignée d'hommes, l'esprit aux coudées franches, d'une générosité qui ne se pousse pas du col. Un homme nourri aux vraies richesses, aux écrevisses de l'Aiguebrun, aux festins braconniers où flamboyaient les feux de bois et les cheveux des filles. Un amant de la vie toute crue, de la chair du monde, de la peau des femmes, du désir et de l'éblouissement, magnifiquement incarné dans une « langue d'étoiles et d'huile d'olive » qui lui appartient, provençale, occitane ou française, une langue au-delà des classifications, unique et universelle.